

KLARA BUDA

Devenir homme pour être libre!
Le dilemme des *Burrnesha*

Dans les montagnes du Nord de l'Albanie, là où la lumière se mêle au souffle du vent, vivent encore quelques êtres d'honneur et de parole – les *Burrnesha*.¹ Ils marchent droit, la démarche assurée, la voix grave des anciens. Ils fument le tabac fort, boivent le café noir des hommes et sont reconnus comme des hommes parmi les hommes. Pourtant, derrière ces visages impassibles, quelque chose de plus ancien murmure : une mémoire du corps, un reste d'enfance, un souffle d'origine. Le grand secret : leur sexe d'origine ne peut être évoqué ni en leur présence ni en leur absence, sous peine de mort. Cette pratique, aussi énigmatique que fascinante, ne relève ni du mythe ni de l'anecdote. Elle est inscrite dans l'histoire sociale et morale de l'Albanie du Nord, façonnée par des siècles de coutumes patriarcales, de foi montagnarde et de survie collective. Le Nord est catholique, mais la *conversion* ici ne s'entend pas au sens religieux du terme : elle désigne le franchissement d'un seuil existentiel, un passage où l'identité se refonde au prix de la chair. Se convertir, c'est abandonner un monde sans retour. Dans ce contexte, la *Burrnesha* n'est pas un personnage de légende : elle est le témoin vivant d'une humanité

¹ *Burrnesha*, de « *burrë* » (homme), signifie littéralement « celle qui devient homme ».

contrainte à choisir entre le renoncement et la disparition. Se convertir, c'est franchir un seuil : quitter un ordre pour en rejoindre un autre, tout en laissant une part de soi de l'autre côté. Dans les montagnes du Nord, cette conversion prend une forme singulière. Leur passage n'est pas spirituel, mais social. Il ne vise pas le salut, mais la survie. Sous la loi de *Lek Dukagjini*², transmise de génération en génération, la société patriarcale ne laissait à la femme aucune autonomie juridique. Une famille sans homme perdait son représentant, son autorité et souvent son droit à la parole. Pour préserver l'unité domestique, certaines femmes choisissaient alors de se convertir en hommes, non par conviction, mais par nécessité. Ce geste d'une audace extrême – prêté dans le silence de la communauté – reposait sur un contrat symbolique entre le corps et la loi : la femme jurait de renoncer à son sexe pour accéder à la parole et à la liberté.

Cette conversion n'était pas une métaphore. La *Burrnesha* devenait homme par décret symbolique, scellé par un acte visible : la coupe des cheveux, signe de rupture avec son passé. Elle portait des vêtements masculins, fumait, buvait le café avec les anciens, siégeait dans l'*Oda*, la salle traditionnelle où se réglaient les affaires du village. Sa parole prenait valeur de loi. On la consultait pour les décisions d'héritage, on la respectait comme un patriarche. Le clan assistait à ce rituel comme à des funérailles du féminin : à partir de ce jour, la femme n'était plus évoquée, elle devenait un homme. Mais pour obtenir ces privilèges, elle devait prêter serment de chasteté, devenir *virgjëreshë e betuar* (vierge jurée), et renoncer à tout ce qui définissait socialement et biologiquement la féminité : la sexualité, la maternité, le mariage. Ce renoncement n'était pas seulement un choix : c'était un effacement. La *Burrnesha*, à part pour gouverner une maison dépourvue d'hommes, se convertissait souvent aussi pour échapper à un mariage forcé, éviter le poids des travaux agricoles et domestiques. Dans un

2 Loi traditionnelle de *Lek Dukagjini*, codifiée au xv^e siècle, ensemble de règles coutumières régissant la vie sociale dans le Nord de l'Albanie jusqu'au xix^e siècle. Autrefois présente dans le Code traditionnel de *Lek Dukagjini*, la peine de mort est aujourd'hui abolie en Albanie.

monde clos, sa conversion était une forme de respiration, mais une respiration tenue, suspendue au silence.

Cette loi coutumière, aussi rigide qu'inflexible, portait en elle la contradiction d'une justice morale attachée à la parole donnée (*besa*) et à l'honneur, tout en enfermant la moitié de l'humanité dans un statut d'infériorité symbolique. Dans les hautes vallées, la religion catholique et la coutume se confondaient : le serment de chasteté rappelait celui des ordres monastiques, mais la foi ne sanctifiait pas ici le sacrifice, elle l'acceptait comme nécessité. La *Burrnesha* devenait une sainte sans autel, une martyre du quotidien, investie d'un pouvoir masculin, mais privée de toute consolation divine.

Le double secret

La loi traditionnelle interdit de rappeler à une *Burrnesha* qu'elle est née femme. C'est un tabou, une règle d'or. Son secret est connu de tous, mais il ne peut être prononcé. Ce silence est constitutif de son autorité : tant qu'on ne le brise pas, la fiction tient. Dire, ce serait la faire mourir symboliquement, la rendre à une identité qu'elle a reniée. Ainsi, la communauté entretient le secret comme une forme de respect – ou de déni collectif. Ce silence fonctionne comme un double serment : il protège la femme devenue homme, et il protège l'ordre social lui-même. Dans cette économie du non-dit, la vérité du corps est refoulée pour préserver la continuité du clan. Ce secret partagé façonne une communauté du mensonge nécessaire. Chacun sait, mais chacun tait. C'est là toute la force tragique de cette figure : elle fonde la paix du groupe sur sa propre négation. La *Burrnesha* vit alors dans une tension permanente : elle est le témoin vivant de ce qu'il faut oublier pour que le monde des hommes se maintienne.

Sous la dictature communiste, la pratique fut officiellement réprimée, considérée comme une relique du passé. Le régime promouvait une égalité de façade : l'émancipation féminine par le travail, la collectivisation des champs, la participation politique. Mais cette « égalité » ne visait pas la liberté individuelle : elle imposait un autre modèle d'obéissance, celui du corps productif. Pourtant, la *Burrnesha*



Portrait de Luli, par © Hazir Reka

n'a pas disparu. Elle s'est effacée du regard public, mais non de la mémoire collective. Le phénomène a fait profil bas, sauvegardé par le secret le plus absolu. Dans les villages du Nord, les autorités fermaient les yeux. On ne demandait pas à ces hommes de redevenir femmes. Il existait même des cas remarquables, tel celui de *Luli*, immortalisé sur une photographie de l'armée populaire : officier respecté, en uniforme, entouré d'hommes. Personne ne pipait mot. Le silence tenait lieu de reconnaissance tacite. Cette coexistence para-

doxale révèle la complexité du pouvoir sous le socialisme : un système de surveillance absolue, capable pourtant d'accepter des zones d'ombre lorsqu'elles servaient la stabilité du groupe. La *Burrnesha* survivait dans cette ambiguïté : ni célébrée ni niée, tolérée dans l'ombre, incarnation discrète d'un ordre ancien que le régime, malgré son idéologie modernisatrice, n'avait pas osé abolir.

Ni femme ni homme

Ce phénomène, souvent perçu comme un acte d'émancipation, révèle en réalité le paradoxe d'un système où la seule voie d'autonomie pour les femmes passe par l'abandon du féminin. La *Burrnesha* vit entre deux mondes. Ni femme, ni tout à fait homme, elle incarne la frontière fragile entre nécessité et identité. Cette conversion du genre n'a rien de mystique : elle est une stratégie de survie dans une structure patriarcale qui ne conçoit la liberté que dans la peau du masculin. Ce passage, autorisé par la coutume, donne aux femmes le droit d'être plus libres, mais au prix de leur propre corps. Les principes théoriques de la performativité du genre trouvent une incarnation convaincante dans la tradition des vierges jurées, en Albanie. Cette pratique culturelle unique, où des femmes adoptent des rôles sociaux masculins, se dresse comme un témoignage de la nature performative du genre. Documentée depuis le xv^e siècle, elle transcende les frontières de la théorie moderne, offrant une fenêtre sur l'expérience vécue de la fluidité de genre et défiant les normes sociétales. Dans cette configuration, ce que Judith Butler³ nomme la performativité du genre permet d'éclairer la figure de la *Burrnesha* : le masculin n'est pas une essence, mais un ensemble d'actes, de gestes, de postures. La *Burrnesha* confirme ainsi la thèse butlérienne selon laquelle le genre n'est pas naturel : il se fait et se refait dans la répétition du pouvoir. Mais dans ce cas précis, la performativité se transforme en contrainte : il ne s'agit plus de la liberté de jouer son genre, mais de

³ Judith Butler, *Gender Trouble*, New York, Routledge, 1990 ; *Undoing Gender*, New York, Routledge, 2004.

l'obligation de le travestir pour survivre. L'acte devient sacrifice. Cette transformation peut être lue à la lumière de ce que Michel Foucault⁴ appelle les « technologies du soi ». Ce concept décrit ces dispositifs où le sujet se façonne selon des normes qui lui permettent d'exister, tout en le soumettant. La *Burrrnesha* n'échappe pas à ce processus : sa liberté prend la forme d'une obéissance intégrée. Elle incarne une résistance docile, un déplacement dans les marges du pouvoir, qui ne remet jamais en cause l'ordre central. Cette disparition paradoxale du regard trouve un écho dans la réflexion de Luce Irigaray⁵ lorsqu'elle écrit que « la femme est le miroir dans lequel l'homme se contemple ». En se retirant de ce rôle de miroir, la *Burrrnesha* déstabilise la logique du reflet ; mais en devenant homme, elle cesse aussi d'être regardée. Elle échappe à la fonction spéculaire au prix de l'invisibilité. Enfin, la formule célèbre de Simone de Beauvoir⁶ – « on ne naît pas femme, on le devient » – se trouve ici comme retournée. Dans les montagnes du Nord, ce devenir est inversé : la femme ne devient pas homme par nature, mais par renoncement. Le patriarcat y révèle son paradoxe le plus cru : pour qu'une femme obtienne les mêmes droits qu'un homme, elle doit cesser d'être femme.

Le corps nié

Pour devenir homme, la *Burrrnesha* doit cesser d'être un corps féminin. Sa conversion est une ascèse : elle ne désire plus, n'enfante plus, ne s'appartient plus. Ce n'est pas une métamorphose, mais une disparition. Ce qu'elle gagne en autorité, elle le perd en chair. Le masculin ici est moins une identité qu'un masque social, un costume de survie. Dans le regard des autres, elle devient invisible : ni épouse, ni mère, ni amante. Son autorité repose sur le vide laissé par son effacement. Elle est l'ombre qui maintient debout la maison. Le

4 Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975 ; *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

5 Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1977.

6 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949.

pouvoir qu'elle acquiert ne compense pas la perte d'elle-même : c'est un pouvoir sans héritage, sans descendance, sans tendresse. Ce silence du corps rejoint ce que Foucault aurait nommé une biopolitique du contrôle : le pouvoir s'exerce non seulement sur les actes, mais sur la vie même, sur la respiration, sur la possibilité d'exister autrement. La *Burmesha* incarne ce paradoxe : pour échapper à la domination du corps féminin, elle doit accepter la domination du corps neutralisé.

Le désir confisqué

Derrière le silence du corps, ce n'est pas la femme que le patriarcat redoute, mais le désir féminin – cette force vitale, indomptable, créatrice, qu'il cherche à domestiquer sous les formes respectables du serment et de la chasteté. Sous prétexte de vertu, la société a inventé un pacte : convertir le feu du désir en silence, l'élan en discipline, la chair en symbole. Le vœu de chasteté devient alors un stratagème raffiné, un moyen d'apprivoiser ce qui échappe à l'ordre des hommes. Dans cette tension entre liberté et effacement, la *Burmesha* incarne le paradoxe d'un monde qui ne craint pas la femme en tant qu'être social, mais bien la puissance du féminin – et c'est ce désir confisqué qui scelle le prix de sa liberté.

La tradition des Vierges jurées : une ruse du patriarcat

Sous l'apparence d'un choix libre, la tradition des Vierges jurées dissimule un paradoxe profond. Dans les montagnes du Nord, ces femmes qui prêtaient serment de chasteté pour vivre en hommes semblaient franchir une frontière interdite : celle des genres. Mais derrière ce geste de courage se cache un pacte ancien, une ruse élaborée avec une précision implacable – non pour libérer, mais pour maintenir l'ordre. En devenant hommes, ces femmes ne bouleversaient pas les règles : elles en épousaient la logique, au prix de leur propre effacement. La société, incapable d'imaginer une autorité féminine, leur ouvrait la porte du pouvoir à la seule condition qu'elles abandonnent leur sexe, leur désir, leur nom. Sous cette coutume, c'est tout un équi-

libre social qui se rejoue : un système clos, où la fluidité du genre n'est tolérée qu'à condition de reconduire la hiérarchie des sexes. L'apparente ouverture devient un mécanisme de défense – une adaptation subtile du patriarcat à ses propres contradictions. Les *Burmesha-s* ne sont pas les éclaireuses d'une émancipation à venir, mais les gardiennes involontaires d'un ordre qui se perpétue. Cette tradition, en offrant à quelques femmes la possibilité de vivre en hommes, détourne silencieusement le sens même de la liberté. Elle répond aux désirs d'égalité par une ruse : celle de permettre l'exception, pour que rien ne change. Ainsi, dans le geste même qui semble défier la loi, se loge la continuité du pouvoir. Sous le serment, sous le costume masculin, ce n'est pas une ascension vers un au-delà du genre, mais un retour – déguisé, ritualisé – dans le cœur même de la loi des hommes. C'est la perfection d'un piège ancien : une stratégie si subtile qu'elle se confond avec l'acte de survie.

La mémoire du corps

Mais le corps ne ment jamais. Sous les vêtements masculins, sous les gestes appris, persiste une mémoire. La conversion du genre ne parvient pas à effacer la trace de ce qu'elle interdit. Ce silence que la *Burmesha* porte en elle devient un cri contenu, une prière sans adresse. Sa vie entière se déroule dans cette contradiction : être reconnue en effaçant sa nature, accéder à la parole en renonçant à la voix.

Aujourd'hui, le phénomène des vierges jurées est en voie d'extinction. Quelques-unes survivent dans les vallées du Nord, solitaires, respectées et oubliées. Une estimation de 2022 mentionne qu'environ douze seraient encore identifiées dans le Nord de l'Albanie et au Kosovo ; d'autres sources avancent une fourchette comprise entre dix et cinquante personnes. Leurs existences sont concentrées dans les régions montagneuses de *Shkodër* et du *Dukagjin*, au Kosovo, et dans certaines zones du Monténégro. Mais dans les mémoires locales, elles continuent de hanter le langage. Dans les chansons populaires, la *Burmesha* devient souvent figure de sagesse, de loyauté,

voire de sainteté païenne. Elle représente ce que le monde moderne a perdu : la parole donnée, la droiture, le respect du serment. Antonia Young⁷ note que beaucoup d'entre elles, interrogées tard dans leur vie, disaient ne rien regretter – non pas parce qu'elles avaient trouvé la liberté, mais parce qu'elles avaient tenu parole. Leur fidélité au serment dépasse le genre : elle touche à l'éthique même de l'existence.

Conclusion : le seuil du féminin effacé

La disparition des *Burresha-s* témoigne d'un double effacement : celui d'une pratique culturelle ancestrale, mais aussi celui du féminin dans l'ordre symbolique. Le recul de la loi traditionnelle, l'urbanisation et la sécularisation ont mis fin aux conditions de nécessité qui justifiaient leur existence. Pourtant, leur mémoire persiste comme le symptôme d'une tension fondamentale entre la liberté individuelle et les structures de pouvoir genrées. Elles incarnent une conversion paradoxale : celle d'un corps qui, pour s'élever au rang du pouvoir, doit se nier lui-même. La *Burresha* ne s'émancipe pas ; elle devient le miroir d'un monde qui ne sait concevoir la liberté féminine qu'à travers son effacement. Et pourtant, dans le secret qu'elle garde, dans la discipline qu'elle incarne, demeure une vérité plus vaste : tout ordre fondé sur le renoncement du corps finit par se trahir lui-même. En cela, la *Burresha* n'est ni une relique ni un anachronisme. Elle est la métaphore d'un combat universel : celui des êtres qui, pour exister, doivent inventer un espace entre les règles du monde et la fidélité à eux-mêmes. Leur silence nous renvoie à notre propre question : qu'est-ce que la liberté, si elle exige toujours le sacrifice d'une part de soi ?

Klara BUDA est chercheuse et romancière. Docteure en médecine vétérinaire et en philosophie, elle est aussi titulaire d'un DEA d'histoire de l'art, EPHE, Paris. Elle a travaillé pour l'Unesco, la BBC, et a été rédactrice en chef à RFI, Paris.

⁷ Antonia Young, *Women Who Become Men : Albanian Sworn Virgins*, Berg, 2000.

D e v e n i r h o m m e p o u r ê t r e l i b r e

où elle a conduit des diagnostics d'indépendance des médias et dirigé des formations en journalisme. Son roman Chloroform fait de l'intime une force de subversion et s'interroge sur le rôle des individus libres face aux systèmes totalitaires. Elle poursuit une recherche sur la fiction comme réflexion philosophique.

Son travail de recherche analyse la fiction comme acte de connaissance en contexte totalitaire et post-totalitaire, où la littérature met à l'épreuve les limites du dicible et du pensable.